

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

OBJETS DE CONSOLATION : UNE PRATIQUE DE DÉTOURNEMENT
HUMORISTIQUE DU QUOTIDIEN EN RÉACTION AU SENTIMENT DE
DÉSENCHANTEMENT

MÉMOIRE-CRÉATION
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ARTS VISUELS ET MÉDIATIQUES

PAR
CHLOÉ LEFEBVRE

SEPTEMBRE 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes remerciements les plus sincères à mon directeur de recherche, l'artiste et professeur Stephen Schofield, pour son soutien et la confiance qu'il m'a accordée. Merci également à Madeleine Forcier, directrice de la galerie Graff, pour son accueil chaleureux ainsi qu'aux membres du jury Marie Fraser et Denis Rousseau. Je remercie le *Fonds à l'accessibilité et à la réussite des études (FARE)* pour m'avoir octroyé la Bourse d'excellence de l'UQAM pour les cycles supérieurs 2006-2007. Merci à la photographe Martine Doyon pour son amitié dévouée et son visou. Merci aussi à Stéphane Bellerose, Noémie da Silva, Scott Duncan, Marion Landry et Jean-Philippe Thibault qui ont participé à la vidéo *Le Fond des choses*.

En dernier lieu, je tiens à saluer spécialement tous les membres artistes de ma famille, pour leur magie, leur amour et leur générosité ; mon prince charmant Jean Dubois, ainsi que mes deux elles : ma fille fée Soledad Tremblay-Lefebvre et ma mère Violaine Gaudreau avec qui je forme une trinité (et qui ont su incarner avec brio les protagonistes de *L'Infante* à mes côtés).

Enfin, je dédie l'exposition *Objets de consolation* à la mémoire de mon père, Denis Lefebvre.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 LA TRINITÉ DES FÉES : LES NOTIONS QUI GUIDENT MA RÉFLEXION.....	4
Le Désenchantement.....	5
La Consolation.....	8
Détourner l'ironie du sort.....	12
La pratique artistique, vers une fatalité sereine.....	15
CHAPITRE 2 OBJETS DE CONSOLATION.....	17
Le <i>punching bag</i>	19
La petite culotte.....	21
La cigarette.....	23
Le cadeau.....	27
ÉPILOGUE.....	32
La courtepointe.....	36
APPENDICE A COMMUNIQUÉ DE L'EXPOSITION.....	37
APPENDICE B COUVERTURE DE PRESSE.....	40
APPENDICE C LISTE DU CONTENU DU DVD-VIDÉO.....	42
BIBLIOGRAPHIE.....	44

RÉSUMÉ

Ce texte accompagne mon exposition *Objets de Consolation ?* présentée à la Galerie Graff à Montréal du 18 octobre au 17 novembre 2007.

Ma démarche artistique prend racine dans l'enfance à partir d'une mythologie personnelle. Dans le premier chapitre, j'ai utilisé la métaphore du conte de fées pour analyser et dégager trois notions importantes qui guident ma réflexion : le désenchantement, la consolation et le détournement humoristique. L'analyse est entre autres alimentée par plusieurs références littéraires. J'aborde le désenchantement avec le philosophe Nicolas Grimaldi, ce qui sera suivi d'un extrait d'Hubert Aquin qui fait l'éloge des vertus du malheur pour l'expression artistique. Par la suite, la consolation sera articulée à partir des pouvoirs du conte de fées, tels que vus par le psychanalyste Bruno Bettelheim ainsi que par Boris Vian qui en a écrit un en 1943 pour consoler sa femme malade. Enfin, les visions complémentaires de Milan Kundera sur l'humour et celle de Vladimir Jankélévitch sur l'ironie m'aideront à montrer comment opère le procédé de détournement humoristique. L'ensemble du deuxième chapitre est consacré aux *Objets de consolation*. J'y présente mes intentions plastiques et les enjeux contextuels des six œuvres que j'ai réalisées pour cette exposition. L'ensemble est composé de deux sculptures, de deux photographies et de deux vidéos. C'est donc à partir d'objets quotidiens et anodins comme le *punching bag*, la petite culotte, la cigarette et le cadeau que j'évoque certains sentiments oscillant entre le désenchantement et la consolation, entre la vengeance et la pulsion d'offrir. Enfin, mon mémoire se termine par un épilogue qui raconte avec fantaisie la fabrication d'une courtepointe de citations fabriquée à partir des propos de Louise Bourgeois et Annette Messager.

Entre la gravité du vide existentiel et l'échelle dérisoire des petites choses, je caresse l'idée que je suis une fée qui sait transfigurer la banalité en lui donnant, comme par enchantement, un éclat inaccoutumé.

Mots clés : art contemporain, arts visuels, consolation, conte de fées, désenchantement, détournement, enfance, humour, ironie, pratique multidisciplinaire.

INTRODUCTION

[...] *Tous mes sujets, trouvent leur source dans mon enfance. Mon enfance n'a jamais perdu sa magie, elle n'a jamais perdu son mystère, ni sa dimension dramatique.* — Louise Bourgeois

Le joujou est la première initiation de l'enfant à l'art, ou plutôt c'en est pour lui la première réalisation, et, l'âge mûr venu, les réalisations perfectionnées ne donneront pas à son esprit les mêmes chaleurs, ni les mêmes enthousiasmes, ni la même croyance. — Charles Baudelaire

La maturité de l'homme, c'est d'avoir retrouvé le sérieux qu'on avait au jeu quand on était enfant. — Friedrich Nietzsche

Dernière une photo de moi lorsque j'avais six ans, il est inscrit : « Chloé dit : Je suis une casserole compliquée ». Je suis la fille unique de parents artistes. J'aimais beaucoup bricoler et matérialiser mes objets de désir, des objets de femme. Très petite, je me fabriquais des souliers à talons hauts sur mesure, que je portais d'ailleurs pour jouer à l'adulte. Ceux-ci étaient construits à partir de bouchons de liège alignés entre deux semelles en carton découpées puis retenues et recouvertes avec du ruban cache (*masking tape*). Parfait pour lier et enrober, ce fameux matériau beige et collant en roulette aura exercé sur moi une fascination inspirante. J'ai ainsi fabriqué quelques sacoches, des maquettes intérieures de maison, un appareil photo avec des images interchangeables et un tas d'accessoires de Barbie. Je bricolais des heures devant la télévision, souvent la fin de semaine en avant-midi. Le dimanche, je me souviens d'avoir écouté attentivement l'émission télévisée *L'Évangile en papier* et de m'être inspirée de Claude Lafortune qui bricolait à l'écran des personnages bibliques en papier de construction.

Aujourd'hui, je crois encore pouvoir jouer avec ce qui se trouve sur mon chemin, à partir de ce que j'ai sous les yeux ou sous la main. Encore maintenant, je veux pouvoir

faire n'importe quoi, avec un peu n'importe quoi, et que de cela transpire ce petit quelque chose de pas banal. Je n'ai jamais vraiment douté de mon habileté manuelle, ni de ma capacité à rendre ce que je visualise. J'aime encore faire semblant pour de vrai. Ma création est une quête parsemée de desseins à matérialiser. Mais il y a toujours une part de ce que je produis qui m'échappe. Je la traque tout en la laissant libre. Peut-être qu'avec le temps, ma casserole est devenue une passoire ?

J'ai développé une sensibilité artistique oscillant entre les désirs de la prime jeunesse et les désenchantements d'adultes. Même si elle est souvent caustique, elle exprime un goût pour le merveilleux enfantin, les clins d'œil festifs et les bonheurs éphémères. Elle comporte à la fois une part de candeur affectée et une part d'ironie du sort. Avec un ton aigre-doux qui varie selon mon humeur, elle souligne un ensemble de contradictions où des formes normalement rassurantes sont mises à l'épreuve par un traitement qui les teinte d'inquiétude. Cette lucidité mordante dépeint les imperfections de la réalité et les déceptions de la vie de manière amusante en permettant à l'esprit de vaincre une tendance au fatalisme.

Ma pratique tente de suggérer cette tension avec humour par le renversement de la logique de certaines habitudes et le détournement d'éléments extraits du quotidien. Mes œuvres se présentent le plus souvent sous la forme d'assemblages sculpturaux que j'expose directement dans l'espace ou que je montre à travers des compositions photographiques. Quelquefois, il m'arrive aussi de mettre en scène des situations ou des rencontres insolites dans le cadre d'interventions in situ et de réalisations vidéographiques. Je puise dans l'iconographie populaire pour en extraire certains motifs festifs et ludiques tels que le gâteau, le ballon de fête ou le jouet. De la séduction à la répulsion, de la chute au désir de s'élever, ils me suggèrent des oppositions que je tente de suspendre par des glissements de sens en cultivant l'ambivalence, le travestissement et la métaphore.

Antérieurement, j'ai beaucoup travaillé autour de la thématique des célébrations. Entre autres, durant le Symposium d'art in situ *H2O Ma Terre*¹, j'ai planté trois cents fleurs multicolores en styromousse autour d'une passerelle dans un sentier du mont Saint-Joseph. J'ai fabriqué une pointe de gâteau géante que j'ai fait flotter dans le barchois de la ville de Carleton. J'ai décoré des pierres sur la grève de la plage publique avec du sucre glace comme s'il s'agissait d'un champ de pâtisserie. Dans le cadre de l'installation *Bonne Fête!*², j'ai suspendu une *piñata* indestructible en métal qui refusait de livrer ses trésors. J'ai accroché au mur un fouet de rubans de fête au-dessus de la photographie d'un gâteau d'anniversaire fait de bouts de tissus et de dentelles défraîchis. Il y avait également l'image d'une *Blanche Neige* endormie dans un cadre de verre montrant un masque mortuaire affublé du bonnet d'un animal en peluche. Le caractère ludique se mélange à l'ironie du sort et déjà apparaissent les traces d'un certain désenchantement. Lors de ma dernière exposition individuelle, *La Chute des Corps*³, j'ai saigné un surhomme en détricotant son chandail de laine. Dans le vide abyssal de deux grandes images noires, j'ai lancé un chérubin estropié et un petit chaperon rose. J'y ai ajouté tout en haut du mur une enseigne dorée qui disait « Prière de prendre vos ailes ».

Présentement, je souhaite fixer, sans papier collant, ce qui me fait sentir fée, inspirée et lucide.

¹ 2002- *H2O Ma Terre*, symposium international de création in situ, Centre d'artistes Vaste et Vague, Carleton, Québec.

² 2003- *L'Art qui fait Boum !*, triennale de la relève québécoise en arts visuels, deuxième édition, Marché Bonsecours, Montréal.

³ L'installation *La Chute des Corps* est présentée la première fois individuellement en 2005, au Centre d'exposition Circa, Montréal, puis en 2006, dans le cadre de l'exposition collective *Déjà vu !*, au Musée régional de Rimouski.

CHAPITRE I

LA TRINITÉ DES FÉES : LES NOTIONS CLEFS QUI GUIDENT MA RÉFLEXION

Aussi irréel, fantaisiste et incongru que cela puisse sembler, comme un enfant qui se sent désemparé devant certaines explications données par les grands, qui malheureusement, font naître encore plus d'incertitudes, je réagis à ce qui me semble trop vaste et abstrait en m'évadant dans un monde féerique. Plutôt critique de l'aspect autoritaire de la rationalité, j'ai eu recours à une baguette magique pour m'engager dans l'analyse raisonnée de ma pratique, favorisant ainsi une approche plus souple et spontanée. Cette même baguette me sert déjà dans ma pratique à transformer des objets, des images ou des mots en d'autres choses moins habituelles ou sérieuses, sans pourtant que cela leur enlève toute leur gravité ou leur profondeur. Sa touche métaphorique lui donne plusieurs pouvoirs, notamment pour passer de l'inconnu et de l'insatisfaction vers la réflexion, la création et l'affranchissement.

Contrairement à l'image édulcorée que Walt Disney a léguée aux enfants, les fées ne sont pas nécessairement petites, jolies et fantaisistes — comme je le suis. Dans la tradition française, les contes étant initialement adressés aux adultes, conséquemment la fée est une figure complexe et métaphorique du mouvement de la vie et des multiples transformations qui interviennent dans la destinée humaine. Il en existe depuis fort longtemps une innombrable variété, mais j'en retiendrai plutôt trois qu'une. Elles surgissent du fond des âges poussiéreux et de ce qui en reste dans l'inconscient collectif et se disputent encore le bâton pour survivre, la baguette, que dis-je !

La mauvaise fée est incontournable, on ne rigole pas avec elle. Fataliste, elle jette un voile noir sur tout ce qu'elle atteint, elle ne fait pas dans la dentelle. Malheureusement très efficace, elle ne rate que trop rarement sa cible. Par bonheur, il y a la fée marraine qui « abrille » de rose tout ce qu'elle peut. Dans de grandes envolées, avec sa longue aiguille dorée et de ses doigts délicats, elle reprise patiemment les inquiétudes et les déceptions. Toutefois, elle est surchargée et ne suffit pas à la tâche. Le rôle de la troisième est plus ambigu. Elle doit toujours se réinventer, car elle souhaite harmoniser les humeurs des deux autres. Elle tente plusieurs formules de réconciliation. Elle tient souvent le mauvais bout de son bâton et l'échappe à l'occasion. Même si elle est pleine de bonnes intentions et de drôles d'idées, elle est pourtant franchement maladroite pour annuler le mauvais sort. Elle crée, par le fait même, des sorts encore plus ironiques. Elle a beaucoup de pouvoir, mais elle n'est jamais à l'abri du doute ou du remords. Ceux qui la rencontrent ont de la difficulté à ne pas sourire.

Cette trinité féerique propose ainsi trois fils conducteurs qui se tressent dans ma pratique artistique : le fil noir du désenchantement, la fibre rose de la consolation et la ficelle moirée du détournement humoristique.

Le Désenchantement

Le malheur, c'est toujours la même chose. C'est un bonheur ancien qui ne veut pas recommencer. — Pierre Louys

Si on bâtissait la maison du bonheur, la plus grande pièce en serait la salle d'attente. — Jules Renard

La première dent de lait, perdue vers l'âge de cinq ans, était la plus merveilleuse puisque la fée des dents était venue la chercher sous l'oreiller. L'enfance est la période de l'innocence et de l'enchantement où tout est vécu pour la première fois. À cette époque, généralement on aime du fond du cœur les décorations, les fêtes, les gâteaux, les cadeaux, les gentils animaux, les contes de fées et les belles couleurs vives... Et c'est

sûrement la seule époque où l'on est fier d'avoir des dents branlantes et qui veulent tomber. Puis, au fur et à mesure qu'on les perd, on perd sa naïveté. La magie s'étant évanouie depuis, la dernière dent laisse plutôt indifférent. Ce deuil de l'enfance marque le début de l'adolescence et amorce une prise de conscience. L'adolescence est un passage de la naïveté vers la lucidité, dont on est rarement reconnaissant sur le coup. Cette phase, où l'on souhaite s'affranchir de toute forme d'autorité, où l'on a beaucoup d'attentes envers le futur et beaucoup d'idéaux, provoque inévitablement de la frustration et de l'agressivité. Les enjeux deviennent sérieux : prise en charge de soi-même, gain de responsabilité et perte des illusions. Ce mûrissement offre son lot de désenchantements et s'accompagne d'un regard plus critique envers le monde extérieur. Cette nouvelle conscience et conception du monde peut aussi faire place à des réactions nostalgiques et parfois cyniques.⁴

Parmi les grands désenchantements, on retrouve : la conscience constante de notre finitude; la reconnaissance que notre expérience est toujours relative; que derrière la certitude des apparences, aussi séduisantes soient-elles, se cachent d'autres réalités encore plus vastes et inconnues qui nous dépassent. Elles sont parfois très contradictoires, horribles même, et on n'a aucun pouvoir sur elles. Lorsque les mirages semblent s'évanouir, on ne sait plus si l'on doit souhaiter le contraire, ou pire encore, si l'on doit apprendre à ne plus rien espérer.

C'est pourquoi l'avenir qu'on avait désiré ne se réalise jamais sans secrètement nous décevoir de laisser encore son contraire à désirer. Car désirer, c'est toujours désirer l'impossible. (Grimaldi, 1998, p.87)

Sommes-nous condamnés à être éternellement insatisfaits ? Est-ce que la lucidité nous amène davantage le défaitisme plutôt que de nous porter à l'action ?

⁴ Pendant que pour la société occidentale, le désenchantement s'exprime de plus en plus à travers l'envie effrénée et frustrée d'augmenter son degré de consommation. Nous savons trop bien que, même à petite échelle, nous participons à un capitalisme à outrance, aux abus de pouvoir et à l'esclavage qui recréent, à notre époque contemporaine, les pires conditions moyenâgeuses dans les pays du tiers monde.

Le désenchantement est d'autant plus présent et diffus qu'il s'est bien propagé dans la société moderne. Avec l'effritement des systèmes des croyances, beaucoup de gens se désengagent parce qu'ils ne croient plus à rien, beaucoup profitent de la détresse d'autrui et s'amusent du malheur des autres.

Si le désenchantement n'est pas une fin en soi, c'est peut-être un pis-aller. Et s'il fallait faire avec... pour être heureux ? Pour le meilleur et pour le pire ! Quelles formes d'expression artistique pourraient germer dans ce terreau désenchanté, quels genres d'œuvres de résistance pourraient être provoquées par la puissance de l'insatisfaction ?

Que peuvent m'apprendre les artistes, s'ils se mettent à être heureux ? Comment pourront-ils encore m'étonner ? Je n'ai que faire des œuvres nées dans le climat débilisant de l'acceptation. Romanciers, poètes ou peintres, les artistes sont des professionnels du malheur ! Je dis bien des professionnels, non des amateurs...

Qu'on me comprenne bien: la grandeur d'une oeuvre d'art n'est pas fatalement (!) proportionnelle au malheur de son auteur. Ce serait vraiment trop facile ! Le malheur est aussi un art. Le malheur dont je parle, le seul qui soit fécond, manifeste un choix profond ; c'est une vocation et non seulement un accident fortuit. Loin de considérer l'artiste comme une victime qui s'adonne à une activité compensatrice, je vois en lui un héros qui choisit pleinement son destin.

Le malheur équivaut, selon moi, à un mode supérieur de connaissance et devient, par conséquent, la voie royale de l'artiste qui veut exprimer la réalité, la recréer, l'enfanter une seconde fois dans une forme nouvelle ! Dans cet ordre, le malheur m'apparaît comme une façon privilégiée d'expérimenter la vie et devient un préalable à toute entreprise artistique. (Aquin, 1977, p.49 et 50)

Dans *Le Bonheur d'expression*, Hubert Aquin accuse le bonheur d'être le symptôme de l'engourdissement d'un système qui est devenu trop confortable. Les gens heureux avalent n'importe quoi. Selon lui l'art n'a que faire de vaines consolations. Alors, tous ceux qui penchent vers le bonheur devraient renoncer à être artiste. Il défend le malheur comme la forme d'une lucidité supérieure, comme la condition bénie préalable aux grandes expressions artistiques. L'artiste serait un héros kamikaze qui choisit son

destin et, par vocation, carbure au malheur, tout à fait volontairement, pour reconsidérer et provoquer ladite réalité et en engendrer d'autres.

Tout en restant vigilant et critique, pourrait-on ne pas se limiter à ce seul constat, et essayer de dépasser cet état dépressif en trouvant un moyen de garder un minimum d'espoir. Il n'existe peut-être pas de solutions magiques ou d'antidote pour enrayer complètement le désenchantement, pourtant j'éprouve un réel besoin de l'alléger, de me doter d'un souffle nouveau. Un besoin de consolation.

La Consolation : En attendant le *Happy End*...

Je me sens très optimiste quant à l'avenir du pessimisme.
— Jean Rostand

J'ai pensé parfois mettre fin à mes jours, mais je n'ai pas su par lequel commencer.
— Jacques Prévert

La consolation est la petite sœur du grand désenchantement. Elle l'aime, mais lui pas. Pour le suivre, elle doit faire plusieurs petits pas à la course qui résonnent comme une mitraille de petits bisous; elle essaie d'essuyer les marques de peine sur son passage et de ramasser, comme elle peut, la douleur morale qu'il a nonchalamment semée. Pour exister, la consolation a nécessairement besoin d'un malheur à soulager.

Après l'adolescence (qui dure parfois toute la vie) vient, en principe, la maturité. Mince consolation ! Presque tous les adultes sont frappés, un jour ou l'autre, par la nécessité de s'émerveiller à nouveau. Motivé par le désir de se rapprocher de ses convictions, de rebâtir ses rêves et de redonner un sens à sa vie, on se sent éventuellement la responsabilité de réenchanter le monde pour nos enfants. Ainsi, par procuration, souvent par empathie, à travers cette nouvelle génération, on retourne au sein de sa propre enfance. Puisqu'on n'est jamais tout à fait à l'abri de la nostalgie, de la culpabilité ou de la mélancolie, il existe toujours un danger de rechute... Le réenchantement n'est

pas sans cicatrices et sans aspects sombres. Mais pour un temps, on peut s'étonner d'avoir le pouvoir de consoler, de faire parler des peluches, de relire des contes de fées et d'enrober gentiment de kitsch nos faux plis cyniques.

Les contes de fées sont beaucoup plus que des divertissements. Ils montrent aux enfants comment aborder symboliquement la vie. C'est un bel outil pour les conscientiser aux drames, pour les préparer à composer avec le désarroi. En assimilant lentement le conte, l'enfant peut s'y projeter en y apportant ses propres associations, en cherchant les bonnes issues et en trouvant ses solutions.

Pour ceux qui se plongent dans ce que le conte de fées a à communiquer, il devient un lac paisible qui semble d'abord refléter notre image; mais derrière cette image, nous découvrons bientôt le tumulte intérieur de notre esprit, sa profondeur et la manière de nous mettre en paix avec lui et le monde extérieur, ce qui nous récompense de nos efforts.
(Bettelheim, 1976, p. 378)

Le folkloriste russe Vladimir Propp⁵, après avoir étudié la structure narrative d'une multitude de contes merveilleux, arrive à la conclusion qu'une structure unique s'y retrouve. Il identifie plusieurs constantes au nombre de trente et une, qu'il appelle les fonctions. Elles servent aux différents personnages qui les accomplissent tour à tour. À partir d'un méfait initial jusqu'à la réparation finale, elles s'enchaînent toujours dans un ordre identique, bien qu'elles ne soient pas obligatoirement toutes présentes. Sans suivre à la lettre cette grille d'analyse très précise, pour qu'un conte de fées fonctionne et que l'enfant s'y projette, on doit y retrouver minimalement quelques éléments nécessaires. Outre-le « Il était une fois », un événement doit faire sortir le héros (l'enfant) de son confort familial en le confrontant à une épreuve. Ce dernier doit transgresser un avertissement (souvent une mise en garde parentale) qui le rendra vulnérable à la rencontre d'un ou plusieurs ennemis qui profiteront de son innocence

⁵ *La Morphologie du Conte* de Vladimir Propp fut publiée pour la première fois en Russie en 1928.

pour le tromper. La situation doit laisser cependant entrevoir une issue permettant au héros de détourner le cours de l'histoire à son profit. L'enfant trouve donc dans le dénouement heureux de l'intrigue un sentiment de consolation malgré la gravité du sujet évoqué.

On sait que les contes de fées sont des histoires sumaturelles où les transformations sont nombreuses. Après que le héros ait subi de multiples métamorphoses et aventures, il revient à son état normal. Bettelheim souligne l'importance de ce retour. C'est seulement ainsi que l'enfant qui se projette dans la peau du héros pourra à la fin quitter lui aussi l'espace du conte pour se replonger dans la vie quotidienne, non pas métamorphosé physiquement, mais transformé mentalement. Ainsi instruit, même inconsciemment, il pourra appliquer cet apprentissage lorsqu'il reconnaîtra, par association, des situations similaires dans la réalité.

En tant qu'œuvre d'art, le conte de fées devrait pouvoir servir de pont pour reconsidérer le monde. Ainsi, tout en gardant la fonction exutoire et consolatrice de cette forme littéraire, certains auteurs ont pu détourner leur propre désenchantement grâce à l'ironie. Boris Vian a écrit en 1943 : *Conte de fées à l'usage des moyennes personnes* pour consoler et divertir sa femme alors convalescente.

Il était une fois un prince beau comme le jour. Il vivait entre son chien et son cheval, à l'orée d'un bois, dans un château aux murs gris et au toit mauve [...] (Vian, 1999, p.17)

Le motif de l'histoire c'est « que la vie est amère quand il n'y a pas de sucre au fond » (Vian, 1999, p.18) et la quête du prince est de partir à la recherche de cette denrée si précieuse et si rare pour tempérer l'amertume de la vie. Cette œuvre de jeunesse est délirante, pleine de rebondissements fiévreux, de calembours et d'ellipses dadaïstes. Beaucoup de péripéties et de fumée chargent le vide de cette dérisoire mission. On y rencontre deux fées, la première est une grosse bête écailleuse et laide qui disparaît dans un nuage de cigarettes blondes. Une deuxième fée beaucoup plus romantique, baroque, apparaît ensuite ; à la manière des symbolistes du XIXe, Boris Vian s'amuse à

faire une description très détaillée de la complexité de sa robe. Il n'y a pas de troisième fée, mais le titre, le style, le contexte et les motifs du conte (féerie, consolation et sucre) sont riches et évocateurs, touchants et humoristiques. Il réussit à parler de l'amertume sans aucune amertume.

Aussi nécessaire que soit le besoin de magie et de *happy end*, n'existe-t-il pas un danger d'hypocrisie à maintenir trop longtemps des êtres dans des formules mièvres et candides ? Est-ce qu'un excès de consolation peut devenir un leurre qui puisse faire perdre la vraie conscience des choses et émousser le sens critique ?

Dans le roman *L'insoutenable légèreté de l'être*, Kundera définit sa vision du kitsch qu'il apparente à l'aveuglement fleur bleue créé par un sentimentalisme excessif. « Le kitsch exclut de son champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable. [...] Le kitsch est un paravent qui dissimule la mort. » (Kundera, 1987, p. 312, 318). Son roman est ainsi un conte sans fée pour éveiller la conscience des adultes, pour secouer les germes d'un idéalisme doucereux et naïf dont il faut se méfier. Il nous livre en quelque sorte ses propres avertissements.

Le kitsch fait naître coup sur coup deux larmes d'émotion. La première larme dit : Comme c'est beau, des gosses courant sur une pelouse !

La deuxième larme dit : Comme c'est beau, d'être ému avec toute l'humanité à la vue de gosses courant sur une pelouse !

Seule cette deuxième larme fait que le kitsch est le kitsch.
(Kundera, 1987, p. 315)

Le kitsch kundérien est à mettre en parallèle avec le « bonheur » d'Aquin. Si l'esprit cynique d'Aquin s'appuie sur le pire pour confirmer sa lucidité, l'esprit moqueur de Kundera, qui condamne les œillères du kitsch, permet de se consoler par sa description humoristique de certaines faiblesses humaines.

Détourner l'ironie du sort

Quand maman est fatiguée, pourquoi c'est moi qui dois aller se coucher ?⁶

Le détournement suggère, entre autres, un changement de destination, un usage imprévu, l'appropriation illégale d'un bien...

L'ironie est un mot d'origine grecque qui signifie « action d'interroger en feignant l'ignorance ». ⁷ L'ironie est aussi une forme de détournement par la moquerie. On dit le contraire de ce qu'on veut faire comprendre afin d'en faire ressortir l'absurdité, de dénoncer, de critiquer ou de faire réfléchir. Cela n'annule toutefois pas la chose et son contraire. On devrait les considérer toutes les deux au risque de les confondre, car l'ironie fraternise avec l'équivoque et l'ambiguïté.

Selon Jankélévitch, « l'ironie » serait en quelque sorte un « sourire de l'esprit », une forme de « ravissement » et un état psychique de la conscience. L'adulte étant conscient, à la fois, de lui-même maintenant et quand il était jeune : « il sourit de ses enthousiasmes naïfs, de ses folles espérances, de ses incorrigibles illusions; il ironise sur sa propre juvénilité comme la conscience englobante ironise sur la conscience englobée. » (Jankélévitch, 1964, p. 21)

On peut sans doute s'expliquer pourquoi les mots d'enfant nous font tant sourire même s'ils abordent les sujets les plus graves. Sans pouvoir réaliser toute la portée de leur propos, les enfants lancent, parfois, des mots simples qui nomment des maux complexes. Derrière ces phrases innocentes sont souvent formulées de grandes incompréhensions qu'ils cherchent à résoudre. Leurs tourments naïves donnent souvent

⁶ Mot d'enfant tiré du site Web : « Mots d'enfants », http://ticoeur.iquebec.com/mots_enfants.html. Consulté le 31 août 2007.

⁷ L'appellation « ironie socratique », vient de la méthode oratoire employée par Socrate qui simulait volontairement la naïveté auprès des interlocuteurs qu'il interrogeait dans le but de faire ressortir leurs propres ignorances et contradictions.

des résultats magiques, attendrissants et étonnamment perspicaces malgré leur maladresse. Ne dit-on pas que la vérité sort de la bouche des enfants ? Comme les plus grands philosophes, les enfants se posent des questions sur leurs origines, sur leur finitude et sur le sens de la vie. Qui suis-je ? D'où viens-je ? Quel est le but de la vie ? Que vais-je devenir ?

— Maman, quand tu étais petite et que papa était petit, c'étaient qui mes parents ?⁸

— Je ne retournerai pas à l'école parce qu'on m'apprend des choses que je ne sais pas.⁹

— Dis Maman, quand on meurt, est-ce que c'est pour la vie ?¹⁰

— Si les morts montent au ciel, pourquoi on voit pas mamie quand on prend l'avion ?¹¹

C'est justement parce que les enfants ne savent pas encore très bien en quoi consiste l'existence que leurs mots ont parfois un caractère ironique. Leur sérieux apparaît amusant. Leurs interrogations au sujet du passé, de la mort et des choses abstraites sont détournées au profit d'un résultat involontaire. Elles font l'objet d'un malentendu. Au fond, nous en rions parce que nous ne pouvons pas y répondre nous-mêmes. Les enfants sont souvent pleins d'humour, mais c'est parfois malgré eux.

Dans *Les Testaments trahis*, Kundera aborde l'humour comme une zone délicate propre aux malentendus.

L'humour : l'éclair divin qui découvre le monde dans son ambiguïté morale et l'homme dans sa profonde incompétence à juger les autres; l'humour : l'ivresse de la relativité des choses humaines; le plaisir étrange issu de la certitude qu'il n'y a pas de certitude. (Kundera, 1993. p.47)

⁸ «Les Meilleurs Mots d'enfants», *Petit Monde*, http://www.petitmonde.com/Doc/Article/Les_meilleurs_mots_d_enfants. Consulté le 7 juillet 2007.

⁹ « Les citations de paroles d'enfant », *Evene*, <http://www.evene.fr/celebre/biographie/paroles-d-enfant-13431.php?citations>. Consulté le 31 août 2007.

¹⁰ « Mots d'enfants », http://ticoeur.iquebec.com/mots_enfants.html. Consulté le 31 août 2007.

¹¹ *Enfandises : pour garder notre âme d'enfant*, http://enfandises.com/paroles.php?theme=mort&id_rubrique=32. Consulté le 7 juillet 2007.

S'il est difficile de définir l'humour, c'est parce qu'il touche les limites de la raison et la banalité de l'existence. On peut le concevoir comme un compromis conscient faisant la part des choses entre notre idéalisation du monde et sa manifestation réelle. En soulignant la distance insurmontable qui les sépare, il nous permet de nous en dégager par la plaisanterie. Même si l'humour appartient à l'esprit, il est un exercice s'opposant à la fixité des grands sentiments et de la grande pensée. On l'assimile facilement à l'ironie, car tous deux avouent l'évidence de leur jeu. Il est donc inutile de les accuser de biaiser la réalité, car ils se dénoncent eux-mêmes en exposant leur mécanisme. L'humour veut déplacer les choses tandis que l'ironie préfère osciller entre deux polarités.

[...] l'humour compatit avec la chose plaisantée : il est secrètement complice du ridicule, se sent de connivence avec lui. [...] L'humour, c'est l'ironie ouverte : car si l'ironie close ne désire pas instruire, l'ironie ouverte est finalement principe d'entente et de communauté spirituelle. [...] L'ironie humoresque, elle, est toujours humble à quelque degré : elle est sans aigreur et pacifie, par une médiation conciliante, les cruelles antithèses du sarcasme.
(Jankélévitch, 1964, p.187)

L'humour peut être noir, gras ou tendre. Il peut osciller entre la légèreté et la lourdeur. Il peut réconcilier le tragique et le comique. Il semble résoudre momentanément certaines contradictions. L'humour devient alors une soupape, un puissant antidépresseur et peut-être notre seul moyen de consolation.

Les cinq « Eh bien »

Père, d'où venons-nous ?

— Eh bien, mon enfant, c'est une très bonne question, mais je n'ai pas la réponse.

Merci père.

Père, pour quelle raison sommes-nous là ?

— Eh bien, mon enfant, c'est une très bonne question, mais je n'ai pas la réponse, Ta, Ta.

Merci père.

Père, quand saurai-je où je vais ?

— Eh bien, mon enfant, c'est une très bonne question, mais je n'ai pas la réponse.

Merci père.

Père, pourquoi, pourquoi, j'ai dit pourquoi cela me fait-il tant de bien de toucher la peau de mon ami ?

— Eh bien, mon enfant, c'est une très bonne question, mais je n'ai pas la réponse, Ta, Ta.

Merci père.

Père, père qui m'écoute, qui a fait le jour et la nuit ?

— Eh bien, mon enfant, c'est une très bonne question, mais je, je, je n'ai pas la réponse.

Merci père.

Je transmettrai votre sagesse à mes enfants.

(Bourgeois, 2000, p.391)

La pratique artistique, vers une fatalité sereine

Il y a assez de laideur et de cynisme dans le monde pour que je n'en ajoute pas.

— Walt Disney

Pour moi, faire de l'art consiste à jouer avec les grandes contradictions qui font partie de la nature humaine sans pouvoir les résoudre. La pratique artistique est une forme de consolation, une façon d'agir librement en inventant quotidiennement de nouvelles perspectives.

L'art est l'invitation qui nous est faite de vivre intensément par l'imagination une infinité d'autres vies en d'autres mondes possibles, inventoriant, découvrant, visitant, mimant ainsi toutes ces existences dont nous avons été privés par le choix toujours malheureux que nous avons fait de la nôtre. Aussi l'expérience esthétique est-elle presque toujours accompagnée de trois types d'émotion : l'ivresse des appareillages et le pressentiment du possible, la perte des vies que nous n'avons pas eues et la mélancolie de l'inaccompli, enfin le vertige de sentir qu'à peine rien ne sépare le réel de l'irréel comme ce qui est de ce qui aurait pu être. En nous invitant à refaire notre vie, l'art est une exploration fantasmatique de notre liberté.¹²

Je vois l'ivresse des appareillages dans la capacité des œuvres à faire sentir les possibles par l'imaginaire et comment elles nous émeuvent en nous détournant de la banalité de notre vie et de notre ultime destin. Dans les trois types d'émotions qu'énumère

¹² Nicolas Grimaldi. *Qu'est-ce qui fait l'art d'un objet ?*
<http://www.artpointfrance.org/esthetique/grimaldi.htm>) consulté le 7 juillet 2007

Grimaldi, je trouve un écho des trois notions clefs que je viens d'aborder. Sans être un reflet parfaitement identique, je ressens plutôt ma vision de la trinité que j'ai tenté de représenter. Je relie ainsi la consolation à « l'ivresse des appareillages et le pressentiment des possibles », le désenchantement à la « perte des vies que nous n'avons pas eues et la mélancolie de l'inaccompli », et le détournement humoristique de l'ironie au « vertige de sentir qu'à peine rien ne sépare le réel de l'irréel comme ce qui est de ce qui aurait pu être ». Reconsidérer notre vie, la transformer, voilà la tâche d'une fée ou le rôle d'un artiste...

Or, la magie de l'art est d'enchanter, tout en conservant sa vertu critique grâce à l'humour et à l'incongru. Et ce n'est pas vraiment un hasard si la fée ironique inverse le sort, c'est pour changer le mal de place. Parfois cela provoque aussi quelques éclairs de génie, qui allument de petites poussières enchantées qui dansent librement comme des étincelles et qui peuvent aussi déclencher un incendie...

CHAPITRE 2

OBJETS DE CONSOLATION

Objets de consolation ? est le titre de mon exposition de recherche-crédation présentée à la galerie Graff, du 18 octobre au 17 novembre 2007. Dans ce second chapitre, je vais parcourir les six œuvres présentées à l'exposition et décrire en quoi elles sont des objets de consolation. D'ailleurs, la consolation c'est relatif, ce qui me console pourrait bien vous désoler. Et il ne s'agit pas seulement des pouvoirs réconfortants en tant qu'objets finis, mais aussi d'un processus de détournement humoristique en réaction au désenchantement qui en soi procure un effet de libération et de soulagement. C'est donc à partir d'objets quotidiens comme le *punching bag*, la petite culotte, la cigarette et le cadeau que j'évoque quelques sentiments consolants parfois aussi divers que la vengeance, le désir de défier des tabous et la pulsion d'offrir.

J'adore fouiller dans les fripes et les bazars à la recherche d'objets usagés en mal d'enchantement. Ces trouvailles doivent être chargées d'un petit quelque chose qui souffre, mais qui a du souffle et dont je pourrai extraire quelques poussières d'étoiles pour faire germer mon imaginaire. Je glane des déclencheurs potentiels d'inspiration. Parfois je suis sur les traces de ce petit je-ne-sais-quoi. Il arrive qu'une fée à cheval sur ma tête me tire les cheveux pour attirer mon attention sur une chose plutôt qu'une autre. Notamment les figurines de plastique et les peluches trouvées dans les « ventes de garage » qui m'ont servi à réaliser les images photographiques pour l'exposition *La*

*Chute des corps*¹³. Pour créer mes titres d'œuvres, je collectionne aussi de courtes phrases ou des jeux de mots qui me semblent polysémiques. À partir de certains de ces titres, auxquels j'accorde le pouvoir de provoquer une sorte de mission ou d'enquête, je trouve des objets pour les suivre, des indices ou des pièces à conviction qui ouvrent encore plus de pistes, puis j'extrapole une généalogie, des histoires et des liens qui puissent exister entre eux et moi, entre eux et le public. Finalement, l'œuvre devient la preuve dont nous serons les nouveaux témoins. Ces objets neufs ou fanés, ces mots chargés et prometteurs sont en quelque sorte des jouets à animer, des objets de consolation ou des armes pour toucher autrui afin de contrer la distance qui nous sépare les uns des autres. Je cherche, je trouve et j'invente de plus en plus des objets transitionnels bien réels ou fictifs, usagés et neufs, pour les déposséder de leurs liens primaires et en recréer d'autres. L'objet transitionnel est un objet privilégié qui acquiert une importance vitale chez le petit enfant pour pallier sagement la « désillusion » : période de la distinction entre son propre corps et celui des autres et ainsi de son angoissante dépendance vis-à-vis de sa mère. Cet objet est souvent moelleux comme l'est le sein de sa mère. D'après le pédiatre et psychanalyste Donald Woods Winnicott, « C'est une défense contre l'angoisse, en particulier contre l'angoisse de type dépressif. [...] L'objet est affectueusement choyé mais aussi aimé avec excitation et mutilé. [...] Il doit survivre à l'amour instinctuel, à la haine et, si tel est le cas, à l'agressivité pure. » (Winnicott, 1975, p. 11 et 13) Mes *Objets de consolation* poursuivent ces mêmes fonctions. Si l'objet transitionnel traduit notre toute première relation objective au monde, alors j'y vois la genèse de toutes les transpositions et de tous les détournements que j'ai jusqu'ici pratiqués comme artiste et qui découlent fréquemment des objets enfantins ou des effets personnels.

¹³ Titre de l'installation de Chloé Lefebvre présentée à la galerie Circa en 2005 et au Musée de Rimouski en 2006.

Mon exposition *Objets de consolation ?* est à l'image du vaccin qui, injecté au corps, l'immunise. Je conçois ma pratique artistique comme un antidote au désenchantement, un diluant d'inquiétude, une esthétique homéopathique. Mon ludisme masque une tentative de purge à travers laquelle je mets souvent à l'épreuve des formes rassurantes.

Le *punching bag*

Ce ballon est avant tout un jeu¹⁴. Il s'agit d'un ballon portatif rempli d'air recouvert de cuir que l'on accroche à une potence fixe (on trouve ces supports dans la plupart des cours d'école). Le ballon ainsi pendu rappelle la forme et la dimension d'une tête sur laquelle on a le loisir de taper pour se défouler, ce qui permet de libérer ses tensions sans culpabilité. On peut y jouer, seul ou à deux, face à face, de chaque côté du ballon. On y tape dessus avec les poings comme au volleyball. Il tourne sur son axe vers l'autre participant qui le reçoit en le cognant à nouveau et ainsi de suite.

Le ballon de fête (comme le cadeau dont je vais parler plus tard) est un objet récurrent dans ma pratique. Il suggère le plaisir éphémère et le désir d'ascension. Contrairement à l'image du ballon d'anniversaire qui flotte fièrement dans les airs grâce à l'hélium, le *Ballon LV*¹⁵ est ici inversé, suspendu à son support en métal doré, prêt à encaisser les coups, increvable comme mon dégoût pour le luxe vulgaire.

À Shanghai, des vendeurs se battent dans la rue pour vendre aux touristes occidentaux des répliques de sacs Louis Vuitton et de plumes Mont-Blanc. À New York, si on ne les porte pas, on n'est pas digne d'entrer dans les boutiques de la haute. Ces objets de

¹⁴ *Punching ball (bag) de luxe* portatif. En français, on l'appelle aussi ballon poire ou ballon poing (jeux de défoulement pour tous).

¹⁵ LV=Légère Vengeance, LV= Luxe et Vulgarité

consommation reliés à la bourgeoisie sont un signe de distinction, le marqueur d'une identité, d'un statut et inévitablement d'un clivage social entre riches et pauvres et c'est bien l'expérience de cet écart qui m'a frappée. Tout dépend du contexte culturel, de notre rapport au monde et de la valeur qu'on lui accorde. Si une bourse est destinée à contenir de l'argent, un sac à main Louis Vuitton représente doublement la richesse. C'est un objet ostentatoire. Avec ce *Ballon LV* ainsi pendu, on peut enfin se payer la tête de Louis Vuitton. C'est un objet de consolation face à l'arrogance de la bourgeoisie, un objet de contestation, de détournement, de défoulement en réaction au désenchantement des classes sociales inférieures, pour se défendre avec les poings contre les marques identitaires. Cet objet sculptural enrobé d'un faux fini est à la fois une peinture, un maquillage, un leurre. J'ai appliqué le fond de teint brun puis j'ai répété le motif irritant. Par ce détournement ironique, je vulgarise les initiales LV, pour créer un jeu hybride entre dominant et dominé. Je compte ainsi nous faire justice : rendre abordable l'inabordable, et atteindre l'inatteignable. LV est une Légère Vengeance. Prière de cogner...



Ballon LV, 2007

La petite culotte

On sait que tout s'achète et se vend. Même lavés, les sous-vêtements usagés sont combien fascinants pour certains ou repoussants au possible pour d'autres. Ils sont porteurs de fantasmes, de vices et de microbes. Ils absorbent un peu de nos fluides et de nos humeurs. D'ailleurs, le commerce de ces objets intimes est très particulier. Au Japon, certains collectionneurs qu'on nomme Lolicon¹⁶ achètent des petites culottes portées et non nettoyées de jeunes collégiennes et lycéennes. Puisque ces petites culottes ont été en contact direct avec leurs parties génitales, ces fétiches sont de véritables objets transitionnels permettant au Lolicon une forme de relation érotique par procuration sans contrevenir directement à la légalité et aux bonnes mœurs. J'ai donc décidé de travailler avec des dessous (ces enveloppes qui contiennent et protègent l'intimité) pour tenter de dépeindre quelques profils psychologiques (le type sanguin, lymphatique, bilieux...). J'escomptais en faire une série, mais après *L'Humeur de Bill*, j'ai moi-même changé d'humeur.

L'Humeur de Bill est une œuvre photographique née de l'accouplement d'un bonhomme en plastique fabriquée en Chine et d'une culotte noire bordée de dentelle dont me fit don je ne sais plus quelle fée impudique. Pour sûr, l'homme est ici un jouet. Peut-être même s'agit-il d'un objet sexuel. Son échelle est inférieure à celle de la culotte de femme. Il y est suspendu comme dans une balançoire de bébé trop grande qui recouvre son corps et son visage, seules ses jambes garnies de bottes noires et ses bras sont apparents. Ses muscles de plastique couleur chair sont extrêmement tendus.

¹⁶ Lolicon désigne aussi l'ensemble des productions artistiques, tant réelles que fictionnelles (comme les mangas), qui mettent en scène des préadolescentes dans un contexte sentimental ; cette ambiguïté fait qu'elles ne sont pas uniquement réservées aux adultes. Ces « Loli » sont souvent vêtues de costumes d'écolière dans des poses suggestives. Lolicon, c'est l'abréviation de *Lolita complex*, désignant l'attirance sexuelle pour les jeunes adolescentes non encore totalement formées (les lolitas). Lolicon est en ce sens synonyme de pédophile.

Le tissu de la culotte aussi est tendu, accroché par le haut par deux vraies épingles qui transpercent le papier photographique. La culotte s'étire et ploie sous le poids de Bill.



L'Humeur de Bill, 2007

L'Humeur de Bill est un objet de consolation pour qui ? L'ironie de la pièce est ici plutôt ambiguë, elle oscille entre la noirceur de mon humour et la légèreté de mon humeur pour suggérer le détournement ou le retournement d'un rapport de force. Est-ce qu'on peut étouffer gentiment un excès de testostérone dans une culotte de fille ? Est-ce la forme d'un exorcisme pour se moquer de l'inégalité des sexes ? Est-ce que cela est de l'ordre de la petite vengeance d'une femelle ? Assiste-t-on à la lente castration d'un lolicon ? Est-ce la veuve noire qui engloutit le mâle ? Ou au contraire est-ce l'innocence d'un bienheureux qui se balance doucement dans les jupes de sa mère, près des portes de sa conception. Fait-il un retour à la matrice, un retour au germe, un *rebirth* ? Ainsi infantilisé, fait-il l'objet d'une régression ? Retourne d'où tu viens, jusqu'au point zéro ! Et gardons au chaud la petite vigueur... Est-ce une figure de rétention, de retenue, de réserve ? Est-ce une bombe à retardement ? Ou encore, assis dans ces culottes qui deviennent les siennes, il est enveloppé de l'odeur, complètement absorbé, il hume le

fond de la chose, tendu de jouissance, il est emballé... Alors, qui porte les culottes ici ? Oui, c'est Bill. A-t-il une saute d'humeur ? Broie t-il du noir ? Non, Bill rit jaune...

La cigarette

VOS ENFANTS VOUS IMITENT. Si vous fumez, vos enfants ont deux fois plus de risques de fumer eux aussi. Chez les fumeurs à vie, la moitié de tous les décès prématurés sont dus à l'usage du tabac. — Santé Canada

Finie l'innocence ! Lorsque je vois des scènes de film de l'époque où tout le monde fumait, impunément, à la table, en mangeant ou en allaitant le petit dernier, il m'arrive de regretter cette atmosphère de douce inconscience. À l'époque où ce n'était pas grave... Maintenant on évite de montrer des fumeurs dans les films, à la télévision et même dans les bandes dessinées. C'est déjà depuis 1983 que pour préserver sa pureté d'âme *Lucky Luke* a troqué son clou de cercueil contre une brindille d'herbe. Ces dernières années, l'acte de fumer est devenu culturellement et quotidiennement répréhensible et sous-entend une forme d'irresponsabilité et d'inconscience coûteuse aussi dommageable pour soi que pour les autres. Aujourd'hui, fumer fait partie de nos nouveaux interdits. Fumer est *politically incorrect*, voire illégal dans la plupart des lieux. Si on se replace en mai 2006, la loi antitabac entrainait en vigueur et le geste de fumer jadis plutôt *cool*, léger et hédoniste est devenu extrêmement sombre, grave et même interdit. Si la cigarette est un objet tabou, pour le fumeur elle est toujours l'objet de sa dépendance et par le fait même son objet de consolation.

L'Infante est un portrait de famille, celui d'une lignée matriarcale. On voit sur la photographie trois personnes qui prennent la pose d'une façon apparemment traditionnelle, bien centrée devant une toile de fond à la manière des photos de studios photographiques professionnels. Une jeune fille est assise sur un fauteuil, prenant la place centrale du patriarche de jadis. Elle règne au premier plan. Est-ce l'héritière du nouveau pouvoir ? La mère et la grand-mère sont légèrement en retrait, debout à ses

côtés. Plutôt convenu, ce portrait laisse cependant apparaître une petite anomalie : l'enfant de dix ans tient candidement une cigarette qui se consume.¹⁷

Avec cette photo, il y a quelque chose d'intemporel et de somptueux que je souhaitais rendre, une forme sobre de la fierté traditionnelle et de l'élégance du deuil à l'espagnole. Dans le portrait *L'Infante*, cohabitent ces trois générations : *l'enfant roi*, la *génération X* et le *baby-boomer*. De l'amour libre des années 70 au sida et du boum économique à la précarité d'emploi, quelles seront les valeurs morales et les interdits des enfants d'aujourd'hui, à quoi s'attendent-ils ? Que veut dire être un enfant en 2007 ? Qu'est-ce que nous leur léguons ? Une planète dégénérée, une dette faramineuse, une maladie héréditaire et sûrement quelques mauvaises habitudes ?

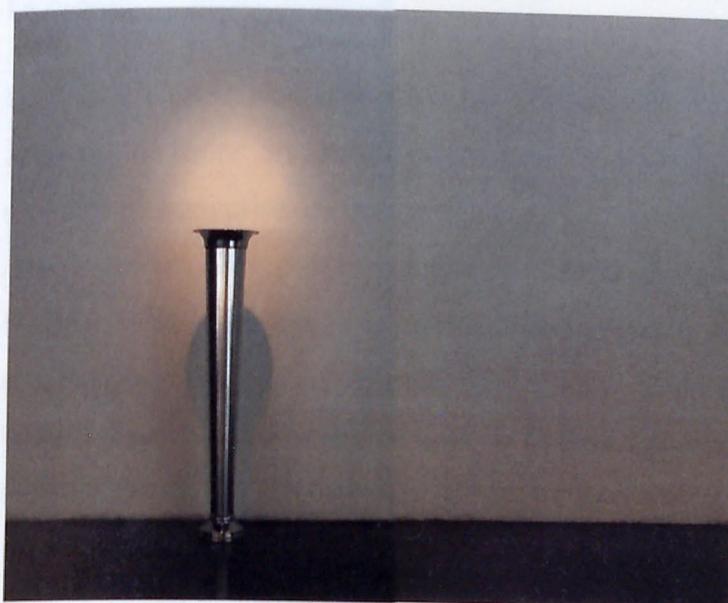
L'Infante est une photographie solennelle qui suggère une forme d'héritage immoral. Cette scène subversive immortalise une forme de détournement de notre éthique quotidienne en exposant deux transgressions : pervertir un enfant innocent en le faisant fumer et montrer ostensiblement une cigarette dans une image. Détournement de mineur ? Sur le plan de l'image, beaucoup d'artistes ont choisi l'enfant comme sujet principal, soulevant ainsi plusieurs tabous. En pensant à ceux qui ont fait scandale, on peut citer la photographe très controversée Sally Mann qui a réalisé tout au long de sa carrière une panoplie de mises en scène où sa fille prend différentes poses sensuelles : nue, maquillée, provocante. Il y a un parallèle à faire entre les attitudes très différentes qu'adopte l'enfant dans *L'infante* et celle de la photographe Sally Mann: *Candy Cigarette* (1989). Dans cette photographie, sa fille prétend fumer une cigarette en bonbon avec

¹⁷ D'après une étude réalisée en 2006 par la Fédération Française de Cardiologie: *Jamais la première cigarette* « Plus d'un tiers des adolescents de 10 à 16 ans, dont 53% de filles, ont déjà fumé au moins une fois. -47% de ceux qui ont essayé une fois continuent de fumer. -11 ans et 8 mois: l'âge de la première cigarette, depuis plusieurs années, marque le moment de l'entrée au collège et le passage à l'adolescence. [...] Le changement de statut de la cigarette, devenue taboue, est très marqué dans le baromètre 2006. On constate en effet que les enfants dissimulent désormais quasi systématiquement leur tabagisme à des parents probablement virulents sur la question. » www.jamaislapremiere.org/ressources/FFC-DPjamaislapremiere.pdf Consulté le 31 août 2007. (p.5)

un air arrogant et effronté, affectant d'être une adulte. En jouant à l'adulte, elle garde farouchement son statut d'enfant. La jeune fille de *L'Infante*, elle, semble l'avoir perdu malgré l'expression de candeur qui habite encore son visage. Elle ne simule pas. Ce n'est plus un jeu d'enfant : la cigarette est vraiment allumée et de ce fait consentie.

Dans *L'Infante*, un mince filet de fumée naît au bout du sixième doigt blanc de l'enfant. Il ondule joliment en montant dans les airs comme d'une baguette magique et vacille comme une fée de l'espoir ou comme l'effet de l'ironie du sort. Objet de consolation.

Le Nid du phœnix est un cendrier public sur pied que j'ai allongé jusqu'à la hauteur du nez, offrant généreusement son contenu de cendre et de mégots puants. L'éclat de l'acier, même si ce n'est pas l'or des plumes de l'oiseau mythique, fait ici figure de leurre et d'appât et c'est seulement en s'en approchant qu'on découvre son contenu : des restes nauséabonds enrichis par l'art. L'objet se présente comme une longue urne funéraire. En surélevant ainsi les mégots, en les détournant ironiquement de la banalité, en les sacrifiant, ils ont pris une valeur démesurée. Doit-on se recueillir pour rendre hommage aux cendres, aux bons moments consumés, aux restes, à la finitude ? Est-ce le constat du deuil d'un mode de vie ? Est-ce que l'objet valorise l'écrasement ou la poursuite ? Puisque le phœnix doit mourir pour renaître, peut-on se consoler ?



Le Nid du phœnix, 2006



L'Infante, 2006

J'ai déjà mentionné le contexte de ferveur antitabagiste qui entoure *L'Infante*. Ces deux pièces autonomes, pourtant complémentaires, sont nées dans la même atmosphère en réaction au même tabou. À notre époque, pour créer la cohésion sociale, on élabore de nouveaux péchés. Après *La Chute des Corps*, ma dernière exposition, je voulais continuer à faire émerger quelque chose au sein du superflu de l'existence. J'étais préoccupée par le sol, la terre, les vers, le fond des choses. J'ai souhaité aborder de plus près encore le vide, l'absence, ce qui semble dérisoire, sans importance, l'inutile, le périmé. Je suis fascinée autant par l'infini que par la finitude, la poussière et les restes en général. Cela dit, la poussière domestique est constituée d'environ 70% de peaux mortes et de restes humains. Elle est l'ultime témoin de notre précarité.

Au sens figuré, j'associe fumée et cendre à ma démarche artistique que je vois comme de la poudre d'âme et la vapeur de ce que je suis. L'art, c'est ce qui « reste » d'un quotidien en mutation et d'un médium en transformation. L'œuvre est une forme de cendre conceptuelle qui témoigne de l'existence d'un être, de ses pensées et de ses gestes qui se sont consumés. *Le Nid du phœnix* en est le mausolée.

Le cadeau

Le cadeau, c'est souvent une chose que l'on emballe minutieusement pour la cacher en attendant de l'offrir. En général, on l'enferme dans une jolie boîte en anticipant le moment de la surprise, du don, de la réception et de son déballage. Souvent, la durée de sa préparation est plus longue que celle de sa révélation. Le principe est simple : l'attente précède la surprise et permet de faire monter le désir avant son accomplissement. Le rituel du cadeau est une forme de striptease. Avant d'être révélé, le cadeau est un cube chargé de désir et d'attente, et souvent cette attente engage autant le donneur que le receveur. C'est une forme festive, contagieuse et partagée.

Si en général les cadeaux font plaisir, pour certains cela les rend très mal à l'aise et les met sous pression. Le déballage du cadeau est un rituel de compensation symbolique, une forme de consolation qui comporte le risque bien réel de décevoir, d'être mal reçu. Et si c'est ce qui arrive, on sourit poliment, on feint d'être comblé, exaucé. On reprend la boîte vide en prétendant ramasser les vieux emballages et on y cache notre désenchantement bien écrasé parmi les restes de papier. On se console en pensant qu'on n'a besoin de rien et on jette le tout pour oublier.

J'ai nommé ma première œuvre vidéographique *Le Fond des choses*. Ce court film de cinq minutes présente à tour de rôle cinq personnes que j'ai interviewées individuellement. D'entrée de jeu, je leur offre un cadeau qu'elles déballent devant la caméra. Ces mêmes personnes sont elles-mêmes « emballées » par un maquillage de fantaisie que je leur ai fait auparavant et dont elles ne connaissent pas la nature durant toute la durée de la vidéo.¹⁸ Ce sont des maquillages très connotés, stylisés, hauts en couleur et rehaussés de paillettes. Ainsi déguisés en chat, chien, papillon, tête de mort

¹⁸ J'ai choisi ces maquillages parmi les grands classiques qui m'ont été demandés depuis le début de ma carrière de maquilleuse artistique par d'innombrables enfants lors d'événements et d'animations spéciales ou de fêtes populaires.

et *Spiderman*, les cinq personnages répondent à mes questions qui touchent à différents thèmes comme la fête, les espoirs d'enfant et d'adulte, la foi, la magie, les héros, les animaux de compagnie, le regret, la désillusion, le maquillage... À travers l'émergence de leurs souvenirs, de leurs aveux assumés ou non, de projections tant conscientes qu'inconscientes et par les multiples questions que j'ai posées, je cherchais à cerner les moments où les bonheurs convenus peuvent faire resurgir, basculer ou provoquer malgré eux du désenchantement. Chaque entrevue aura duré une heure. Elles commencent toutes par la réception et le déballage d'un cadeau et se concluent sur le dévoilement du maquillage et la découverte de soi. Dans ce premier montage, j'ai retenu sur les cinq heures d'entrevue seulement le rituel de déballage qui est une façon de parler du cycle de l'espoir, de l'attente et du désir. Constitués seulement de papiers d'emballage froissés, de choux et rubans usagés, ces cadeaux sont des mises en abîme, des inversions d'eux-mêmes, des pleins de vide. Une fois déballés, ils suggèrent une forme emblématique de la défaite, de la dé-fête. Paradoxalement, en admettant qu'on se donne un cadeau pour se reconforter d'être à chaque anniversaire un an plus proche de la mort, je conçois le cadeau comme un objet de consolation.

Avec le *Fond des choses*, j'ai repris cette expression « c'est juste un petit rien » qui en somme sert autant d'avertissement envers les attentes que d'excuses faites à l'avance pour nous prémunir contre la déception potentielle. En minimisant ce « rien », en le traitant de « petit rien », on le rend plus mignon et inoffensif, en insistant sur la beauté du geste et de l'intention.

Souvent, on dit que l'enfance est la meilleure partie de la vie, avec son lot d'insouciance et d'émerveillement. À quel moment bascule-t-on de l'autre côté du miroir, dans les déceptions et les préoccupations ? Pour vérifier, j'ai plongé. J'ai interrogé des individus de ma génération que je ne connaissais que très superficiellement et qui me surprendraient peut-être par leurs révélations. Je souhaitais qu'ils se déballetent doucement comme des cadeaux. Entre la fiction et la réalité, se mélangent rêves, désirs et aspirations que nous portons au quotidien. À travers ces sujets, je cherchais des

désirs et des réponses complémentaires, un écho de confirmations. Tous les adultes ont d'abord été des enfants. Mais comment faire émerger spontanément cette expérience passée ? Par le pouvoir de l'imaginaire, qu'il soit réel ou non, de redevenir enfant malgré soi. Qui sommes-nous ? Qu'est-ce qu'on cache au fond de nous ? Pour toucher au fond, il faut traverser la surface, pour aborder le présent, j'avais besoin d'accéder à leurs passés. À travers eux, au-delà des masques de la maturité, de la surface emballée et de leurs souvenirs d'enfance, je cherchais l'enchantement. Derrière le cadeau, leurs visages clownesques et plusieurs de mes questions bon enfant, derrière tous ces enrobages et l'apparente légèreté de la scène, ne reste en conclusion que le vide existentiel.



Le Fond des choses, 2007

Ces vieux enfants que sont mes personnages sont au fond déçus et tentent de le cacher, de l'enrober pour en alléger le constat. Ils font les raisonnables comme ils savent le faire croire depuis qu'ils sont enfants. Comme moi, ils ont peur du fond et ce sentiment plus ou moins avoué les rend sympathiques et plus proches de nous. Avant l'entrevue, pour rassurer mes invités pendant que je cachais partiellement leurs identités sous un maquillage infantilisant, je les ai autorisés à mentir, à détourner les questions indiscretes, à dire seulement ce dont ils auraient envie. Malgré la situation inconfortable à laquelle ils étaient soumis, un jeu dont ils ne connaissaient pas l'enjeu, j'ai cru déceler que le naturel a souvent pris le dessus. Engagés dans leurs réponses, ils m'ont semblé généreux, ils en ont oublié les artifices de l'expérience et se sont découverts. *Le Fond des choses*, c'est un peu comme la morale existentielle de l'histoire qui se cache dans le conte de fées. Aller au fond des choses c'est tenter de régler ce qui est en suspens,

c'est chercher l'origine de quelque chose pour en finir avec elle. Paradoxalement, aller au fond des choses, c'est franchement souhaiter s'élever.

Le *Cadeau*, la deuxième œuvre vidéo, est une suite inversée de ma première œuvre vidéo *Le Fond des choses* où la figure du cadeau et de son rituel est déjà le motif principal. *Le Cadeau* est une forme de consolation au désenchantement du *Fond des choses*. Ce n'est plus le point de vue de gens qui regardent gravement le fond, c'est celui qui regarde au-delà de la surface, qui voit haut et qui voit loin.



Le Cadeau, 2007

La vidéo *Le Cadeau* est un plan-séquence de quatre minutes qui présente le point de vue subjectif d'un cadeau à l'intérieur de son propre emballage. Comment un tel cadeau peut-il se sentir à l'intérieur ? Le point de vue de la petite caméra introduite dans la boîte est semblable à celui d'un œil couché sur le dos dans un contenant capitonné, comme un bébé dans un landau, sur lequel est penché attentivement une mère. Elle le manipule avec soin. Sa tête est comme un chou qui orne le cadeau qu'elle emballe. Elle le fait beau, l'emmailote d'un film rouge, l'enrubanne et le frise. Elle le prépare pour son départ, projette son abandon. Enfermée puis libérée, la caméra est témoin de notre éloignement progressif, de son passage entre deux personnes. Elle est passive, rien ni personne ne la tient, elle subit et se laisse balloter, elle se donne. Je voulais montrer un point de vue singulier et inédit d'une chose qu'on ne voit pas, mais qu'on sent de l'intérieur puisqu'on regarde l'action se dérouler à travers le même emballage, le même filtre qui fait voir la vie en rose.

Le cadeau et le téléphone caméra sont des objets avec lesquels on cherche à atteindre et toucher l'autre, à travers eux on souhaite communiquer, on désire être bien reçu. En donnant un cadeau, on exprime inconsciemment que l'on souhaite en recevoir un en échange et cet objet donné sera le témoin qui rappellera à l'autre de ne pas l'oublier. Tout comme on peut offrir un téléphone portable pour avoir l'assurance d'un accès presque permanent à l'autre. On offre souvent ces objets pour se consoler ou pour compenser la distance qui nous sépare des autres.

L'art, c'est aussi comme déballer un cadeau, dedans il y a un autre cadeau et ainsi de suite... Comme des poupées gigognes, tout ce que je n'ai pas pu dire, je pourrai l'emballer. Consolation.

ÉPILOGUE

Après avoir marché plusieurs jours, seule, dans une forêt obscure, j'arrive enfin dans la clairière où j'ai rendez-vous avec deux fées. C'est ici qu'aura lieu la ronde. Je suis plantée debout dans un rayon de soleil. Ma présence dessine une ombre qui donne l'illusion que le sol est mouillé sous mes pieds. J'ai la certitude que je suis rendue à la bonne place. Je sens la chaleur sur ma tête, c'est dire que j'en ai encore une. Une de mes paumes est très humide d'avoir tenu un bâton très longtemps. Je ne sais pas si je suis en avance ou en retard, mais elles ne sont pas encore là. J'espère surtout qu'elles ne m'ont pas posé un lapin. Je m'annonce alors en chantant très fort qui je suis.

— Je m'appelle Chloé Lefebvre ! Je suis une fée clochette et... je raisonne...

Aussitôt, une vieille fée apparaît de derrière un arbre. Elle me fait sursauter. Elle ressemble plus à une sorcière qu'à une fée. Mais bon, elle porte une grosse robe en latex brune pleine de mamelles, une forme hybride entre la carapace et la grappe. Ses deux petites jambes en dépassent. Il me semble que c'est la dernière chose que j'aimerais porter. Cela semble vraiment trop chaud, trop étouffant. J'aimerais pourtant lui dire que c'est beau et très original. Elle me regarde, amusée, peut-être devine-t-elle à quoi je pense. Elle me dit :

— Je m'appelle Louise Joséphine Bourgeois. Je suis née le 24 décembre 1911, à Paris. (Bourgeois, 2000, p.2)

Elle a l'air espiègle et j'aime déjà le ton de sa voix. Tout à coup, derrière moi, les paroles d'une autre fée me tirent de ma première impression et me font tourner la tête.

— Je m'appelle Annette Messenger, je suis née le 30 novembre à Berck-sur-Mer en France à 0 heure. (Messenger, 2007, p. 354)

Elle a les yeux d'un corbeau tranquille, les cheveux courts et foncés. Elle porte une grande robe de bal en satin violet garni d'une multitude de petites photos encadrées qui pendent par paquets. Toutes les deux ont des robes bien encombrantes... La mienne est légère et transparente. J'ai mis celle avec des ailes. C'est presque aussi confortable que d'être toute nue. Je me convaincs qu'il n'y a pas de raison de me sentir gênée puisqu'elles me semblent si familières. Elles pourraient être ma mère et ma grand-mère. C'est une combinaison magique parfaite. L'une est née la veille de Noël et l'autre à « zéro heure ». Dans mon cas, le jour de ma naissance demeure un mystère... Doit-on absolument naître à un moment bien spécial pour être une fée ?

Une ronde de fées est une grande célébration, il paraît que c'est très étourdissant pour les mortels et que certains n'en reviennent jamais. C'est toujours la plus jeune qui doit tracer le cercle sur la terre. J'ai encore mon bâton. Volontaire, avec cette griffe, je gratte et dessine un cercle sur le sol. Quand je lève les yeux, la fée brune et la fée violette ont déjà un pied sur la circonférence. La brune prend un air très solennel et dit :

— Il faut qu'on cesse de courir et qu'on prenne sa place dans le cercle et qu'on se confronte à soi-même en face des autres. C'est-à-dire qu'il faut qu'on affronte nos limites et le peu d'intérêt qu'on a. Chacun d'entre nous doit le faire en face des autres. À ce moment-là, on devient adulte. Rien ne peut nous faire échapper à cette confrontation. Il faut avoir une pleine conscience de soi-même, de sa malignité, de ses limitations, de la brièveté de sa vie. (Bourgeois, 2000, p.232)

Une brandit un ciseau, l'autre une aiguille. Les deux me regardent comme des inquisitrices et attendent que je dise quelque chose. Il me faut casser ce silence.

— Voulez-vous partager ma robe, nous pourrions la découper et prélever les meilleurs morceaux ?

Avec un clin d'oeil, elles me proposent plutôt d'alléger les leurs. La violette tourne le ciseau vers moi et me dit :

— J'aime bien les ciseaux parce que ça coupe, sans doute parce que c'est quotidien. J'aime parce que c'est très beau. C'est beau. On ne dit jamais un ciseau, pourquoi ? Ça va toujours par deux : c'est une paire de ciseaux. C'est très curieux une paire de ciseaux, comme on dit une paire de clés, comme on dit une paire de gifles, comme on dit une paire de chaussures. Finalement, je dois n'aimer que les paires. (Messager, 2006, p. 362)

J'ai un petit malaise, mais rapidement, je comprends que nous allons échanger nos baguettes : mon doigt de bois contre son bec de fer. Je commence à fendre la robe très coriace de la brune, on dirait du steak en plastique. La forêt est devenue tellement silencieuse que je m'entends forcer. Ma main qui contrôle les deux lames qui s'entrecroisent ressemble à des cuisses qui courent. Si un jour je perds mes jambes, je pourrai porter de grands ciseaux échasse pour marcher encore sur la pointe des pieds que je n'aurai plus. La fée violette s'est placée en face de moi, comme un mannequin, bien droite, elle s'offre et ne bouge plus. C'est à son tour, je prélève plusieurs petits carrés dans le satin de la robe. Puis, je vais et je viens en taillant d'une robe à l'autre. Les morceaux tombent, tantôt bruns, tantôt violets, comme des feuilles d'automne. J'en ai assez, je dépose l'outil et me relève. La fée brune me regarde et prend le ton tendre de la conteuse :

— Dans mon enfance, toutes les femmes de la maison maniaient l'aiguille. J'ai toujours été fascinée par l'aiguille, le pouvoir magique de l'aiguille. On utilise l'aiguille pour raccommoder ce qui a été endommagé. C'est un appel au pardon. Elle n'est jamais agressive, ce n'est pas une épingle. (Bourgeois, 2000, p.230)

Je me racle la gorge :

— Hum... l'aiguille est en effet féminine, elle a un trou que l'épingle n'a pas. On appelle ce trou un chas et je trouve que ce terme est tout à fait fantaisiste et sexy. L'épingle est évidemment plus masculine, on dit « pin » en anglais. Je m'en sers parfois pour piquer des petites culottes, pour darder les papillons, fixer le papier ou crever des ballons de fête... Ouch !

La fée violette me plante l'aiguille dans le doigt en répliquant :

— L'aiguille est à la femme ce que la plume est à l'écrivain. À main bien faite, l'ouvrage est une fête. (Messenger, 2006, p.380)

Je possède maintenant une aiguille en guise de baguette pour rapiécer tous les morceaux que je souhaite. Comme l'écriture est une broderie d'idées, j'essaye de faire des points délicats qui retiennent sans trop le faire paraître. On dirait le motif d'un damier ou l'esquisse d'un patchwork. C'est bien les mères et les grand-mères qui offrent les courtepointes aux plus jeunes. C'est depuis longtemps l'objet d'un don et d'une passation très importante. Je me suis donc approprié trente-cinq morceaux comme s'ils étaient miens depuis toujours. J'ai choisi ceux que j'ai envie de porter, ceux dont le ton va bien avec mon teint. J'ai juxtaposé ceux qui tenaient bien ensemble. J'ai recoupé encore, lié puis faufilé. Une fois finie, je contemple l'œuvre avec satisfaction, je sais que la ronde est terminée et qu'il est temps de m'en aller.

— Merci mesdames, je la porterai quelque temps. Et avec tout le respect que je vous dois, maintenant que j'ai reçu, c'est à mon tour de transmettre, de donner et de perpétuer. À partir de maintenant, je suis ma propre maîtresse.

J'enroule cette courtepointe¹⁹ autour de moi. Elle a une odeur très particulière. Elle sent la trinité. Et ce parfum me console.

¹⁹ Après avoir tourné cette page, vous trouverez une reproduction de la courtepointe. Toutes les citations apparaissant sur les carrés violets sont d'Annette Messenger et ceux en bruns de Louise Bourgeois dont les références sont spécifiées dans la bibliographie.

LA GALERIE CRAYON

APPENDICE A

COMMUNIQUÉ DE L'EXPOSITION

une exposition des œuvres récentes de

CHLOÉ LEFEBVRE

18 octobre - 17 novembre 2007

Vernissage le jeudi 18 octobre, 19 heures.

Chloé Lefebvre a pu vivre toute sa vie à l'écart des autres, comme le demandent ses créations : peintures, photographies et installations. Éloignée d'un monde et de la culture, cette jeune productrice d'un univers de référence est le résultat d'un monde qui se compose d'un monde d'objets réels et d'un monde de son imagination. Avec une œuvre qui agit sur l'esprit des visiteurs, elle a su créer un univers unique, riche de ses expériences, de ses rêves et de ses idées. Ses œuvres sont des objets qui ont une vie propre, une vie qui se construit et se développe. Elles sont des objets qui ont une vie propre, une vie qui se construit et se développe. Elles sont des objets qui ont une vie propre, une vie qui se construit et se développe.

Chloé Lefebvre a pu vivre toute sa vie à l'écart des autres, comme le demandent ses créations : peintures, photographies et installations. Éloignée d'un monde et de la culture, cette jeune productrice d'un univers de référence est le résultat d'un monde qui se compose d'un monde d'objets réels et d'un monde de son imagination. Avec une œuvre qui agit sur l'esprit des visiteurs, elle a su créer un univers unique, riche de ses expériences, de ses rêves et de ses idées. Ses œuvres sont des objets qui ont une vie propre, une vie qui se construit et se développe. Elles sont des objets qui ont une vie propre, une vie qui se construit et se développe.

LA GALERIE GRAFF 963, RUE RACHEL EST
MONTRÉAL (QC) CANADA H2J 2J4
T/F 514.526.2616 WWW.GRAFF.CA

présente

Objets de consolation



L'humeur de Bill, 2007, photographie numérique, 61 x 61 cm

une exposition des oeuvres récentes de

CHLOÉ LEFEBVRE

18 octobre - 17 novembre 2007

Vernissage le jeudi 18 octobre, 17 heures.

Chloé Lefebvre ne s'est jamais limitée à l'usage d'un seul médium, comme le démontre cette exposition qui réunit vidéo, photographie et installation. Empreinte d'ironie et de ludisme, cette récente production rend compte d'un ensemble de réflexions sur le quotidien. Les œuvres qui la composent sont animées par des faits divers choisis en fonction de leur caractère controversé. Ainsi, pour contrer les effets négatifs de certaines réalités dont le sens est ardu à comprendre, l'artiste crée des associations inusitées entre divers objets et thèmes. Les rapprochements significatifs créant un humour parfois noir et cynique, sont utilisés tels des processus de détournement fantaisiste du quotidien, annulant certains effets de désappointement. Regroupées sous l'intitulé « Objets de consolation », ces œuvres mettent à profit leur côté ironique afin de reconforter les êtres déçus. Ces dernières réalisations offrent de nouvelles perspectives au ballon-poire, à la petite culotte, à la cigarette et au cadeau. Ces petites curiosités, malgré le poids de leurs propos réels, s'avèrent pouvoir consoler certaines désillusions par leur potentiel à générer des sentiments de vengeance, à combler un désir de défier des tabous ou une pulsion d'offrir.

Chloé Lefebvre vit et travaille à Montréal. Détentrice d'un baccalauréat en arts plastiques de l'UQÀM elle vient aussi d'y compléter une maîtrise de recherche - création en arts visuels et médiatiques. La présente exposition est l'aboutissement de ses deux ans de recherche dans le cadre de cette maîtrise. On a remarqué son travail au Musée de Rimouski en 2006 dans le cadre de l'exposition *Déjà vu!* et à la Galerie Circa en 2005. Elle a participé, entre autres, à *L'Art Qui fait Boum!* au Marché Bonsecours de Montréal (2003), au *Symposium international de création in situ H2O Ma terre* à Carleton (2002) et au *Salon de l'Agglomérat* à la Galerie Clark (1999).

GRAFF CLIP

La galerie Graff occupera l'espace 914 au **Toronto International Art Fair** (TIAF) qui se tiendra au Metro Toronto Convention Centre du 25 au 29 octobre 2007.

Le premier volet de l'exposition collective « Point de vue : René Payant » à la galerie Verticale jusqu'au 20 octobre, présente des oeuvres de **Gwenaël Bélanger** alors que le deuxième volet, à la Maison des arts de Laval jusqu'au 28 octobre, expose des oeuvres de **Thomas Corriveau** et de **Serge Tousignant**.

L'exposition « **Hyperliens** » présentée à la galerie Graff en septembre 2006 sera en tournée jusqu'en janvier 2009. L'exposition commencera son périple à la Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville, Montréal, et y sera visible jusqu'au 27 novembre 2007.

L'exposition de **Martin Boisseau**, « Troisième traitement : les internes », présentée à la galerie Graff du 16 novembre au 23 décembre 2006, a été retenue par Laurier Lacroix comme étant la plus marquante de l'année 2006. Lire l'article publié dans le no. 81 de la revue Espace.

PROCHAINE EXPOSITION

Nous présenterons les oeuvres récentes de **David Moore** du 22 novembre au 22 décembre.

.....

Chloé Lefebvre has never limited herself to the use of a single medium, as shown in this exhibition, which brings together video, photography and installation. Marked by a sense of irony and playfulness, this recent body of work consists of a collection of musings on daily life. The pieces that make up the show are drawn from news items chosen for their controversial nature. The artist then creates unusual relationships between various objects and themes in order to ease the effect of certain harsh realities as their implication might be too difficult to comprehend. These telling associations, sometimes cynical and laced with dark humour, are used as an escapist diversion from everyday life, alleviating certain feelings of disenchantment. Brought together under the title « Objets de consolation », the ironic edge of the works is used to comfort disheartened individuals. These latest creations offer new perspectives on punching bags, panties, cigarettes and gifts. Although dealing with the weight of real matters, these small revelations are able to lessen certain disappointments with their potential to generate feelings of revenge, to fulfill the desire to challenge taboos or to propel the impulse to give.

Chloé Lefebvre lives and works in Montréal. She holds a bachelor's degree in Fine Arts from UQAM where she recently completed a master's degree in *création en arts visuels et médiatiques* (Visual and Media Arts Production). The present exhibition is the result of two years of research conducted during her graduate studies. Her previous work has been exhibited, in solo and group shows, at various venues throughout Québec such as galerie Clark (Montréal, 1999), Centre d'artistes Circa (Montréal, 2005), Manif d'art 3 (Québec, 2006) and at the Musée régional de Rimouski (2006).

GRAFF CLIP

Galerie Graff will occupy booth no. 914 at the **Toronto International Art Fair** (TIAF), which will be held at the Metro Toronto Convention Centre from October 25 to 29, 2007.

The first part of the group show « Point de vue : René Payant » on view galerie Verticale till October 20, features the work of **Gwenaël Bélanger** whereas the second part, held at the Maison des arts de Laval until October, 28, displays the work of **Thomas Corriveau** and **Serge Tousignant**.

The exhibition « **Hyperliens** », originally shown at Galerie Graff in September 2006 will be touring until January 2009. The first stop is the Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville, Montréal, where the exhibit is on view until November 27, 2007.

The **Martin Boisseau** exhibit, « Troisième traitement : les internes », presented at Galerie Graff from November 16 to December 23, 2006 was singled out by Laurier Lacroix as being the most outstanding show of 2006. The article was published in Espace magazine, no. 81.

NEXT EXHIBITION

We will present the recent works of **David Moore**, from November 22 to December 22.

APPENDICE B

COUVERTURE DE PRESSE

DE VISU



COURTOISIE DE LA GALERIE GRAFF

Chloé Lefebvre, *Le Fond des choses* (extraits de vidéo), 2007. L'œuvre réunit cinq personnages présentés dans le générique avec les noms de Spiderman, Minoune, Pink Death, Mariposa et Toutou Star.

Bonheurs d'occasion

Chloé Lefebvre conçoit ses images avec un humour parfois grinçant en détournant des objets et des symboles du quotidien

OBJETS DE CONSOLATION

Chloé Lefebvre
Galerie Graff
963, rue Rachel Est, Montréal
Jusqu'au 17 novembre

MARIE-ÈVE CHARRON

L'invitation est lancée: défoulez-vous! C'est le message que semble lancer l'installation de Chloé Lefebvre, qui ouvre l'exposition consacrée à ses plus récentes œuvres. Le ballon-poire suspendu à un lourd support de métal doré à l'entrée de la galerie Graff appelle effectivement les coups de poing. L'artiste, toutefois, a seulement voulu suggérer l'idée, ses «objets de consolation», comme l'annonce le titre de l'exposition, faisant d'abord image.

Ces images, Lefebvre les conçoit avec un humour parfois grinçant en détournant des objets et des symboles du quotidien qu'elle réunit au sein d'assemblages. Ainsi,

l'artiste fabrique du réconfort, faisant de ses œuvres l'équivalent d'un baume posé sur ce qu'elle désigne comme le désenchantement du monde adulte. Toute la candeur et le caractère enfantin de cette pratique consiste pourtant à instiller le doute, à fendiller l'enveloppe de merveilleux qui enrobe les choses et que l'artiste s'attache paradoxalement à créer puis à défaire à la fois. Le thème de l'exposition chez Graff s'inscrit donc dans le même registre que le dernier solo de l'artiste (présenté chez Circa en 2005 et au Musée régional de Rimouski en 2006). Dans *La Chute des corps*, Lefebvre jouait habilement sur l'opposition des valeurs d'élevation et de chute, de légèreté et de gravité. Emblématique de cela, un petit chandail arborant le sigle de Superman se voyait dramatiquement détricoté.

Détournements et autodérision

L'ambiguïté et les glissements de sens sont alors porteurs d'une

réflexion appelée à être relancée, comme avec ce ballon-poire qui arbore le célèbre monogramme de Louis Vuitton. La griffe de luxe contredit déjà le caractère ludique de l'objet, décourage les poings frondeurs qui voudraient s'y défouler. À moins, justement, que le dispositif n'inspire le soulagement et la vengeance contre tous les signes de richesse ostentatoire. Après tout, il ne s'agit que de fauxsemblants, la contrefaçon d'objets de luxe étant un indéfinissable marché aux illusions.

De fait, Lefebvre revisite l'innocence de l'enfant en l'égratignant sobrement, touchant parfois certains tabous. Dans la photographie *L'Humeur de Bill*, une figurine d'un superhéros musclé se trouve prisonnière d'une petite culotte noire féminine. Pour *L'Infante*, l'artiste montre trois générations de femmes ré-

unies dans une photographie de studio conventionnel. Un détail surprend: l'enfant a une cigarette allumée à la main, comme si elle avait hérité de la mauvaise habitude de la mère ou encore de la grand-mère, aussi présente dans la pose. Le malaise provient autant du comportement adulte adopté par la jeune fille que de la dimension politiquement incorrecte de fumer pour quiconque aujourd'hui. *Le Nid du phœnix* en rajoute. Cette sculpture s'élance élégamment vers le haut, son acier brille joliment, mais elle porte jusqu'au nez les

odeurs nauséabondes de plusieurs mégots de cigarettes. Le nid de l'oiseau mythique est en fait un cendrier repoussant, un lieu de mort.

Du reste, ces œuvres amusent plus qu'elles ne dérangent, les judicieux détournements étant cri-

tiques mais par le biais de la plaisanterie. La démarche de l'artiste a aussi quelque chose d'autodérision. Le prouve un ballon de fête gonflé qui pend mollement depuis le plafond, attaché par un ruban brillant. Référence ouverte à Piero Manzoni, qui avait gonflé un ballon du soufflé «précieux» de l'artiste, l'œuvre *Ballon brun* tombe volontairement dans la moquerie. Le soufflé de l'artiste n'a plus rien d'ascensionnel mais suit la gravité terrestre.

Les meilleurs moments de cette exposition se trouvent à la fin du parcours, avec deux installations vidéo, forme d'art que l'artiste explore pour une première fois. *Le Cadeau* repose sur une idée simple mais efficace qui se découvre en contre-plongée dans le passage menant à la seconde pièce de la galerie. En dire davantage en dévoilerait trop. Disons simplement que cela s'enchaîne bien avec la dernière œuvre, *Le Fond des choses*, qui réunit cinq personnages présentés dans le générique

avec les noms de Spiderman, Minoune, Pink Death, Mariposa et Toutou Star.

L'artiste, en hors champ, les interroge tour à tour sur leur conception du cadeau tout en les mettant dans la situation où ils doivent en déballer un. Lors du déballage, les personnages se livrent, confient des expériences personnelles, trahissent des émotions spontanées. Le tout tient adroitement ensemble du fait que la boîte ouverte ne contient que du rembourrage (papier, ruban) et que les personnages portent des maquillages de fête conçus par l'artiste au préalable. Malgré les papiers brillants et l'artifice des maquillages clownesques, le ton est à la confiance. Le décalage de registre fait d'abord sourire, puis met mal à l'aise. Tragiques, les clowns. L'œuvre donne à cette exposition charmante un résultat plus achevé et prometteur pour la suite.

Collaboratrice du Devoir

APPENDICE C

LISTE DU CONTENU DU DVD-VIDÉO

Diaporama des œuvres de l'exposition (description des 15 images)

- 1, 2 – *Objets de consolation* : vues d'ensemble de la première salle.
- 3, 4 – *Ballon LV* (2007) : bois, cuir, métal, peinture acrylique, 178 x 151 x 151 cm.
- 5 – *Ballon brun* (2007) : caoutchouc, ruban, souffle d'artiste, 500 x 26 x 26 cm.
- 6, 7 – *L'Humeur de Bill* (2007) : épreuve numériques, épingles, 61 x 61 cm.
- 8 – *Le Nid du phœnix et L'Infante* (2007) : vue d'ensemble.
- 9 – *Le Nid du phœnix* (2006) : acier, mégots, cendre, 132 x 30 x 30 cm.
- 10 – *L'Infante* (2006) : épreuve numérique, 101 x 74 cm.
- 11 – *Le Cadeau et Le Fond des choses* (2007) : vue d'ensemble de la deuxième salle.
- 12 – *Le Cadeau* (2007) : dispositif vidéo encastré au plafond.
- 13, 14 – *Le Fond des choses* (2007) : dispositif vidéo et mobilier d'enfant.
- 15 – *Chloé Lefebvre joue avec Louis Vuitton* (2007).

Le Fond des choses, 2007, vidéo NTSC, 5 min.

Le Cadeau, 2007, vidéo NTSC, 4 min. 39 sec.

BIBLIOGRAPHIE

- Aquin, Hubert. 1977, *Blocs erratiques* (recueil de textes de 1948 à 1977) . « Le Bonheur d'expression ». Montréal : Éditions TYPO. 335 p. (*Le Bonheur d'expression* fut écrit et publié la première fois dans *Liberté*, vol. III, # 6, décembre 1961)
- Baudelaire, Charles. 1975. *Œuvres complètes*. « Morale du joujou ». Vol. I, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » Paris : Gallimard, 1604 p. (*Morale du joujou* fut publié la première fois dans *Le Monde littéraire*, le 17 avril 1853)
- Bettelheim, Bruno. 1976. *Psychanalyse des contes de fées*. Paris : Robert Laffont, 404 p.
- Bourgeois, Louise. 2000. *Destruction du père / Reconstruction du père*. Paris : Daniel Lelong, 408 p.
- Charron, Marie- Ève. 2007. « Bonheurs d'occasion ». *Le Devoir*, samedi 3 et dimanche 4 novembre, p. E8
- Grimaldi, Nicolas. 1998. *Bref traité du désenchantement*. Paris : Presses Universitaires de France, 120 p.
- Grimaldi, Nicolas. *Qu'est-ce qui fait l'art d'un objet ?* (un essai de Nicolas Grimaldi paru dans la revue *Rehauts* #14- Automne- hiver 2004, Paris. Disponible en ligne : <http://www.artpointfrance.org/esthetique/grimaldi.htm>) consulté le 7 juillet 2007
- Jankélévitch, Vladimir. 1964. *L'ironie*. Paris : Flammarion, 199 p.
- Kundera, Milan. 1993. *Les testaments trahis*. Paris : Gallimard, 331 p.
- Kundera, Milan. 1987. *L'Insoutenable légèreté de l'être*. Paris : Gallimard, 394 p. (Traduction française revue par l'auteur, d'après l'édition originale 1984)
- Messenger, Annette et Marie-Laure Bernadac. (dir. publ.) 2006. *Mot pour mot*. Dijon : Les presses du réel, 461 p.
- Vian, Boris, 1999. *Conte de fées à l'usage des moyennes personnes*. Coll. « Le Livre de poche », Paris : Pauvert, 126 p.
- Winnicott, D.W. 1975. *Jeu et réalité*. Paris: Gallimard, 207 p. (Traduction française d'après le titre original : *Playing and reality*. 1971)

Finally, my work is not
just a very large patchwork
like our culture is not
just a big collage, a bric-à-
brac of diverse elements, of
reminiscent heteroclitics,
of juxtaposed events [...].

If I am in a good mood,
I am interested by the
jointness. If I am in a
negative mood, I cut
things.

It is the others who
said witch, because I
was talking about fairy,
about nightmare, about
mixture of body parts.

I did not have this
security that brings
no matter what religion,
and finally, it is for that
I became an artist.

I like Canada Dry,
I like the mix of
styles, the mix of
genres, the bastard art,
the catastrophe painting.

The incredible is not a
problem for me. It is
even the beginning
of the work. It is the reason
to work [...].

Being an artist
is knowing
to regress.

FAIRE is an active state. [...]
Je suis une bonne mère. [...]
DÉFAIRE c'est laisser filer. [...]
Je suis la mauvaise mère. [...]
REFAIRE signifie qu'une
solution au problème a été
trouvée. [...] Vous y voyez
plus claire.

— les peluches, les robes, les
animaux, les morceaux de
corps — sont des restes
précieux, des reliques... Une
relique sent toujours la mort.
Mes petites effigies sont pour
moi des dépouilles, de petits
cadavres de l'enfance auxquels
on reste très attaché [...]

« Suspendre » est
important parce que cela
permet aux choses de
tourner sur elles-mêmes.
Elles deviennent très
vulnérables [...]

I prefer to give birth to
chimeras than to
imbeciles like you.
I am the midwife of
fairies, I do not give birth
to chimeras.

As an artist, I am
someone powerful. In real
life, I have the impression
of being behind the radiator.
It is the spirit that wins
the matter. In art, one
transcends real life.

Yes, I like to know
that I play. Playing with
death is to make the
joke, it is to play
fully with life.

The artist remains a child,
who has lost his innocence
but who, nevertheless,
cannot free himself from
the unconscious. Playing
with fear is an activity
self-centered and a source
of pleasure.

And being an artist,
it is to own the
world. One reduces it
to what one wants.

If my works
own a little magic,
I consider that
I have succeeded.

Copying, recopying, indicates
a submission where there
would be a revolt, it is more
damaging. Copying, repeating
becomes a litany, a
incantation close to madness
(apparently) wise.

My first works, it is the
fear of falling. Then, it
transformed into art of
falling without getting hurt.
Later it became the art
of sticking.

I am the collector, the
trickster, the practical woman,
the liar, the carrier. I like
to have many appellations,
many titles, many roles,
many important roles that
I collect.

I am not a collector.
Discovering something
that gives me a great
pleasure, but one day
that I have acquired, and
that I have lost, I lose
immediately all interest.

In reality, I am the
fearful, who likes
to be afraid and to
be afraid of others.

[...] all her ideas that
come, one must catch
them like flies when
they pass; and then, one
makes flies or butterflies,
one keeps them and one
uses them: these are blue
ideas, these are pink ideas,
these are ideas that pass [...].

I am a
word thief.

Be ready to pay for your
gifts in art.
Be ready to pay for your
debts in art.
You are sacrificing your
freedom for art.

The « monsters », it is
what exists inside and
that one cannot name,
that one cannot see: the
fluid side, the viscous,
the flaccid, all the
colors degenerated, of
blood, of moods... It is
monstrous and, at the
same time, it is well
of us...

A title... is not
indispensable. Emotions
come first, the need
to say something.
One does not need titles
for reasons of identification.
For me, the title serves
to communicate something
to the spectator, but I
could give ten titles.

Art must be
something banal,
stupid, primary, so
simple that one often
hears: my son could
do as much.

If one is an artist,
it is a guarantee of
mental health. One
is capable of
bearing one's
torment.

Writing is for me
something visual, very
close to the threads of
wool that are full of
pleasure and delicate.
The word has a visual
force. A word that is
repeated becomes an
image, and at the same
time it is always a word
that evokes a sound,
a feeling.

I am responsible for
my talent. My food is a
gift, my jam and my tea
are gifts, my health, my
mood (I am a mouse
today), the sun that
penetrates the room is
a gift, the phone call
from my friend is a
gift, the satisfaction of
having done my duty,
my accomplishment, it
is a gift. [...]

One identifies with the
doll, while the doll
represents a fantastic
beast full of tails,
of big ears, like a
pillow [...]. It is
human, semi-animal,
a chimera... [...] The
discomfort comes from
the familiarity of the
materials. I would
always like to be
between two.

I need my
souvenirs. It is my
documentation. I
watch them. They
represent my
intimacy and I am
fiercely jealous.

Artists, it is
like dogs, they
are always on the
trail and every new
trail is like a
new innocence.

The work can
teach something,
not the artist.
Many artists
are very stupid
you know.

It must remain
enigmatic or it is not
interesting. I would
like to be very vulgar
and very... (chic?) Ah,
no, not chic. No,
I would like to be
vulgar and precious
and brutal and...